

Amitiés Dominicaines



**CROIRE EN TEMPS
DE MUTATION**

Bulletin du Laïcat dominicain n° 326
Janvier - Février - Mars 2025

AMITIÉS DOMINICAINES

Ce périodique est une initiative des fraternités laïques dominicaines francophones, une des trois branches de l'Ordre dominicain avec les frères prêcheurs et les moniales de la Province St Thomas d'Aquin en Belgique. Sa rédaction est assurée par les membres des fraternités laïques, en collaboration avec les frères ou les sœurs.

Dans le désir de faire rayonner le souffle et la spiritualité de saint Dominique auprès de toutes celles et tous ceux qui s'y intéressent, il partage fraternellement les échos de notre vie de prière, de recherche de vérité et de témoignage, à l'écoute des hommes et des femmes de notre temps.

Président des fraternités dominicaines de Belgique francophone :

Pierre-Paul BOULANGER

0473 67 39 97 – president@laicsdominicains.be

Site des fraternités de Belgique francophone :

www.laicsdominicains.be

SOMMAIRE DU n° 326 - *Croire en temps de mutation*

	Édito	3
Dossier		
	Vous avez dit : mutation ?	5
	Vers une société d'individus ?	10
	Pour en finir avec la sidération	15
	Intelligence, vraiment ?	20
	Savoir croire	24
	Croire. Espérer.	29

Éditorial

Cher.e ami.e,
Chers frère et sœur en saint Dominique,

Ne sommes-nous pas en train de vivre une profonde mutation de la société ? La société digitale ne modifie-t-elle pas les rapports humains ? La vertu de croire en sort-elle indemne ? Voilà les questions auxquelles nous avons voulu donner des premiers éléments de réponse.

S'appuyant notamment sur le psychiatre Jean-Pierre Lebrun, Myriam Tonus propose quelques concepts particulièrement éclairants pour tracer « l'ampleur et la radicalité de ce qui nous arrive » : individualisme et relativisme mais aussi déni de l'autorité et de l'altérité, appétit de jouissance sans limite, etc.

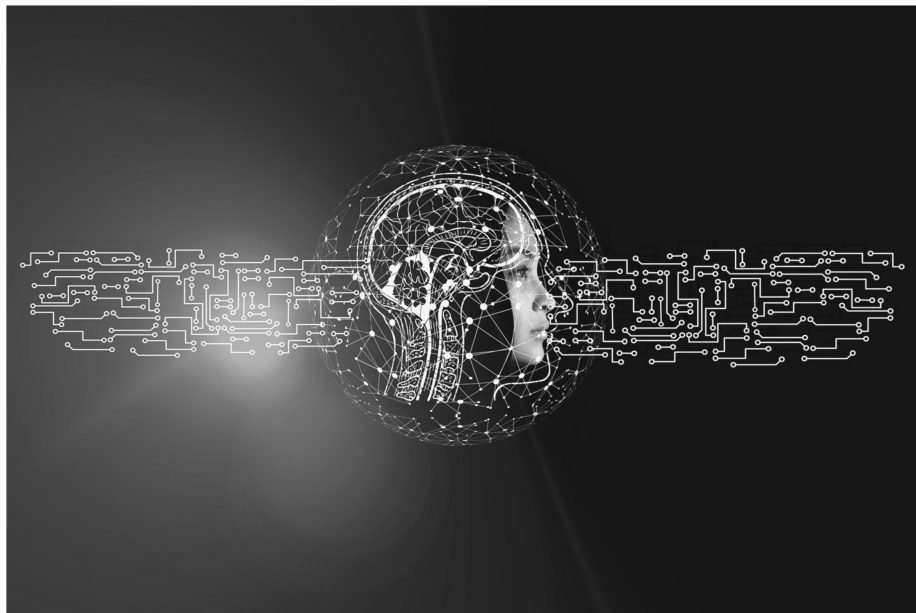
Jean-Pierre Binamé partage trois clés de lecture aidant à nous situer face au cauchemar qu'est l'élection de Trump ; de quoi peut-être renforcer notre courage d'être. Impossible bien sûr d'ignorer la société numérique et l'intelligence artificielle (IA), ainsi que les incroyables facilités qu'elles offrent, les prouesses qu'elles promettent. Mais il en relève les effets pervers, possibles ou déjà à l'œuvre ; tout en citant quelques pistes pour y remédier.

Pour Dominique Collin, il s'agit de ne pas s'illusionner et croire que l'on connaît les choses, par exemple prévoir le lendemain. Ce besoin de croyance ne répond qu'à une seule nécessité : calmer notre angoisse devant l'incertitude. Le véritable croire, c'est les accepter ; et aller vers l'avenir en ne se fiant qu'à lui, avec la force de « vouloir vivre envers et contre tout ».

Dans sa barque secouée par la tempête, Jésus nous disait : « Pourquoi avoir peur ? Comment se fait-il que vous n'ayez pas la foi ? ».

Pour le Comité de rédaction,
Jean-Pierre BINAMÉ, OP

CROIRE EN TEMPS DE MUTATION



Je ne sais pas bien articuler ce qui change et ce qui ne change pas. Je sais qu'il y a des choses qui ne changent pas dans l'homme et je suis le premier à le dire. Je pense que les sentiments et les conduites de domination sont à peu près les mêmes. Je crois dans la stabilité d'une nature humaine.

Par ailleurs je suis bien forcé de voir que la technique renverse les dogmes ou plutôt rebat les cartes du jeu anthropologique à chaque fois, à chaque remplacement d'un macro-système technique par un autre.

La question est de savoir si on pense de la même manière avant l'invention de l'écriture et après, avant l'invention de l'imprimerie et après, si l'invention des écritures électroniques vont changer le fonctionnement de la pensée. Voilà une question importante.

Régis DEBRAY

Il convient de bien nommer les choses. Après des décennies de progrès et de changements, notre monde est désormais en mutation. Qu'est-ce que cela signifie ? En quoi une mutation bouleverse-t-elle en profondeur une société et interroge-t-elle rudement les fondements de ce qui nous fait humains ?

Mutation n.f. Changement radical, conversion, évolution profonde (dictionnaire Larousse). Ce qui distingue une mutation de tous les changements qui ont pu la précéder, c'est bien son caractère *radical*, c'est-à-dire qui touche à la *racine* même de ce que nous appelons le réel. Appliquée à l'Histoire d'une société, les mutations répondant à ce critère n'ont pas été très nombreuses.

Du mot à l'image

L'écrivain et philosophe français Régis Debray¹ en identifie deux, liées aux bouleversements des supports de communication, lesquels influencent la diffusion des croyances. L'ère *logosphérique* (orale et manuscrite), la plus ancienne, se caractérise par le fait que le pouvoir et le savoir sont liés aux prêtres, aux scribes et aux traditions religieuses. Première mutation avec l'invention de l'imprimerie (ère *graphosphérique*), qui va bouleverser l'organisation du savoir par sa diffusion très large. La seconde mutation va se produire avec la centralité de l'image (ère *vidéosphérique*), qui modifie la politique et la culture.

Il s'agit là d'un schéma explicatif parmi d'autres, évidemment. Mais Debray fut l'un des premiers à percevoir et formaliser le phénomène de mutation qui impacte l'ensemble des activités et représentations humaines. Son analyse date d'un quart de siècle. Une éternité, à l'aune d'un temps qui semble désormais s'accélérer de façon continue... Le sociologue Gérard Bronner, lui, dans un essai remarqué publié en 2021²,

¹ Régis DEBRAY, *Introduction à la médiologie*, Paris, P.U.F., 2000.

² Gérard BRONNER, *Apocalypse cognitive*, Paris, P.U.F., 2021.

prend pour repère d'analyse la tension, constante au long de l'Histoire, entre croyance et pensée méthodique. Et son constat répond aux critères d'une mutation: *« Il apparaît que l'histoire galope dans notre présent. Elle va si vite qu'il est presque impossible de la penser bien. [...] Les vingt premières années du 21^e siècle ont instauré une dérégulation massive du « marché cognitif » que l'on peut également appeler le marché des idées. Celle-ci se laisse appréhender, d'une part, par la masse cyclopéenne et inédite dans l'histoire dans l'humanité des informations disponibles et, d'autre part, par le fait que chacun peut verser sa propre représentation du monde dans cet océan. »*¹

Des tendances poussées à leur maximum

Affinons la définition à l'aide de trois constats, certes limités et donc insuffisants mais qui, rassemblés, tracent l'ampleur et la radicalité de ce qui nous arrive. La montée de **l'individualisme**, dès les années 80, n'a cessé de croître, s'étendant jusqu'aux groupes sociaux au point que l'on parle aujourd'hui de « tribalisme » pour désigner la tendance d'un individu à s'agréger à des cercles en fonction de sa proximité de culture et de pensée.

La **productivité économique** omniprésente affecte désormais les relations humaines : chacun est invité, sinon prié, de « se faire soi-même » et de considérer une relation comme une transaction : tant qu'elle est satisfaisante et apporte du plaisir, elle est intéressante ; si elle devient « toxique » ou s'enlise dans l'ennui, l'on peut y mettre fin sans même, au préalable, chercher avec le partenaire une solution ou une sortie acceptable pour l'un et l'autre. « Je choisis, je prends, je jette » : la séquence de l'utilisation d'un objet (qui en soi pose question !) peut dorénavant s'appliquer à des domaines jusque là préservés.

Il n'est jusqu'au cadre régulateur des relations – ce qu'on appelle **la morale** – qui n'ait, lui aussi, connue une déflagration tout à fait inédite dans l'Histoire. Les grands récits religieux et politiques sont comme frappés de désuétude, les balises qui semblaient intouchables (l'appartenance à un sexe, les hiérarchies, etc.) ont volé en éclats et un **relativisme individuel généralisé** occupe désormais la place de discours d'évidence : tout se vaut et c'est faire preuve d'étroitesse d'esprit que de mettre en doute

¹ Gérald BRONNER, *op.cit.*, p. 8.



ce qui est devenu quasiment un dogme.

Quels repères pour penser ?

Tout de même, dira-t-on, ce genre de rupture avec les cadres anciens ne s'est-elle pas déjà produite dans le passé ? Sans nul doute. Mais deux éléments viennent cependant marquer de leur spécificité le constat ici opéré. Il s'agit de l'accélération du tempo et l'impact anthropologique profond des changements.

L'accélération exponentielle des changements – Gérard Bronner y faisait allusion – n'a jamais atteint un tel degré. Il fallut plusieurs siècles pour passer de l'Antiquité au Moyen Âge, à peine un peu moins pour pour passer de celui-ci à la Renaissance, puis à la Modernité. Nous voici désormais, depuis la fin du 20^e siècle, dans ce que les sociologues appellent la « post-modernité »... faute de pouvoir la caractériser de manière plus précise. Elle se caractérise, entre autres, par un nouveau rapport au temps, centré sur le présent. Comment faire autrement, dès lors qu'il devient impossible de « digérer » les innovations techno-scientifiques et leur impact sur le vécu des personnes ? Position que l'on pourrait considérer comme dérisoire, puisque par définition, le présent nous échappe à peine pense-t-on pouvoir l'appréhender... « Penser bien l'Histoire » devient en effet en quelque sorte mission impossible. Du coup, la remémoration, le

poids du passé ne sont plus valorisés. La mémoire tend à ne référer qu'à celle – *morte* ou *vive* ! – des ordinateurs.

Mais si la mémoire s'affaiblit, ce sont les repères de pensée qui disparaissent avec elle. L'on pouvait autrefois estimer le bien-fondé d'un changement en fonction de critères familiers, socialement partagés, différents certes selon les appartenances ; mais que l'on soit athée ou croyant, les bienfaits de la scolarisation n'étaient pas remis en question ! Quant aux orientations sexuelles, elles relevaient d'une évidence naturelle, estampillées par la morale. Désormais, même si la dysphorie de genre (ce mal-être par rapport au sexe attribué à la naissance) n'est pas unanimement perçu de la même façon par les scientifiques, les personnes transgenres bénéficient, en démocratie, des mêmes droits que n'importe quel individu. Et on a pu le voir lors du voyage du pape François en Belgique, il est des discours par rapport aux femmes qui décidément ne passent plus, hormis les cercles de croyants attachés à une anthropologie du féminin « classique ». D'ailleurs, la montée en puissance des femmes, leur accession – possible au moins – à toutes les fonctions, le refus de tant d'entre elles de se couler dans le modèle ancestral continue de provoquer chez une majorité d'hommes interrogation, méfiance, voire rejet. À preuve, la multiplication des sites « masculinistes », qui déversent leur misogynie jusqu'à la violence.

Enfin, infiltrant tous ces constats on ne peut ignorer la place prise par Internet et, surtout, les réseaux sociaux. En soi, Internet, c'est la réalisation de l'utopie des penseurs des Lumières au 18^e siècle : rassembler tout le savoir humain. Comment ne saluerait-on pas cette mise à disposition mondialisée, immédiate et sans limites, des connaissances ? Mais il est désormais quasiment certain que la polarisation actuelle de la pensée et l'effacement de la nuance sont liés à la forme binaire du langage informatique, qui repose uniquement sur 0 et 1.

Quant aux réseaux sociaux, ils sont devenus le lieu où chacune et chacun peut s'exposer, faire part de ses états d'âmes, de ses croyances, quelles qu'elles soient, si farfelues soient-elles. Nous sommes dans l'ère de la « post-vérité », des fake news et des « vérités alternatives » que des chefs d'État n'hésitent pas à revendiquer... La réalité a rejoint et dépasse même quelquefois les dystopies romanesques de *1984* (George Orwell).

Tout change, oui, mais nous n'avons désormais pour les penser que des outils et balises qui paraissent bien dépassées, héritières d'une autre société, d'un temps moins chaotique.

Demain est à créer

Comment, dans ces conditions, ne pas ressentir insécurité et anxiété – et encore n'a pas été évoquée ici la problématique du changement climatique, autre réalité qui s'impose, hormis par celles et ceux qui en font le déni. Mais le déni n'est-il pas un réflexe de protection contre l'angoisse ? La crispation, le repli sur le *même que soi*, le rejet de l'étranger, du très différent ne sont-ils pas, eux aussi, des mécanismes de protection ? Cela ne les justifie en rien, mais si on les considère comme des symptômes, peut-être sera-t-on moins prompt à les juger.

Parce qu'en temps de mutation, les jugements et les déplorations passistes ne sont d'aucune utilité. « *On ne met pas de vin nouveau dans de vieilles outres* » (Mt 9,17). La fuite en avant, quant à elle, relève de la naïveté. « *Il va nous falloir des moyens culturels hors 'normes' pour résister* », disait récemment le philosophe Marc Maesschalck¹. Tout un programme.

Myriam TONUS, OP

¹ Conférence donnée à la Régionale ENEO de Gilly, le 13 février 2025.

Parce qu'elle bouleverse en profondeur toutes les dimensions d'une société, la mutation en vient à modifier également les rapports humains. Pendant des millénaires et jusqu'à une époque récente, ces rapports avaient une dimension collective forte. Depuis la fin du siècle dernier, on assiste à l'effacement croissant de celle-ci.

Le psychiatre belge Jean-Pierre Lebrun ne s'intéresse pas seulement aux tourments des individus. Cela fait déjà près de 30 ans qu'il ausculte aussi la société, mettant en lumière le lien fort qui unit la mutation actuelle aux relations et comportements radicalement neufs que l'on peut observer. Auxquels nous participons, chacune et chacun, peu ou prou. Son dernier ouvrage¹ propose des clés de compréhension qui sont autant d'alertes. Le texte qui suit n'en est pas la recension, mais s'en inspire largement.

Autorité, altérité, antériorité

Premier constat : nous vivons, en Occident, sous le régime d'une liberté sans précédent. Les droits reconnus à chacune et chacun ne cessent de s'élargir, au point que l'on peut désormais acter la « fin des 3 A » : autorité, altérité, antériorité. Les trois concepts sont liés : l'autorité – cette capacité à aider à croire ce qui ne le peut pas tout seul – est intrinsèquement liée à la différence. Différence d'âge, d'expérience, de statut, elle-même liée, donc, à l'antériorité.

L'exemple très simple de la famille est éclairant. Depuis une quarantaine d'années, l'institution familiale est en dissolution et c'est, souligne Lebrun, une première dans l'histoire humaine ² Il ne s'agit évidemment pas de se lamenter sur la disparition (relative) d'un patriarcat qui a structuré

¹ Jean-Pierre LEBRUN et Charles MELMAN, *La dysphorie de genre. À quoi se tenir pour ne pas glisser ?*, éd. Erès, 1922.

² Dans *La perversion ordinaire. Vivre ensemble sans autrui* (Denoël, 2007), le même auteur analysait déjà le phénomène, qui a bien évidemment pris de l'ampleur depuis lors...



la plupart des sociétés passées, avec ses excès, ses violences et ses inégalités humainement indéfendables. Cela ne justifie pas davantage ces mouvements de détestation, de rejet voire de déni du passé. Car si imparfait soit-il, un système permet de structurer les rapports sociaux toujours menacés de (re)tomber dans le chaos. Les progrès atteints en cette matière sont un trésor précieux, toujours fragile et à préserver – ce ne sont certes pas les femmes qui diront le contraire ! Mais l'**égalité** de traitement, la reconnaissance de l'insigne dignité de chaque personne a peu à peu été confondue avec l'**identité**, au point que l'affirmation de la différence (y compris sexuelle) est devenue hautement suspecte, au point que l'antisémitisme décrète désormais une parfaite identité entre l'animal et l'humain.

« La famille doit d'abord être le lieu d'un vivre bien ensemble, le mieux possible, le plus sympathiquement. La famille comme cocon protecteur plutôt que comme première institution. [...] Les enfants ont alors affaire à une famille qui, souvent, n'est plus qu'horizontale, où tout le monde est quasiment sur le même pied. De ce fait, ces enfants n'auraient plus à grandir. Ils seraient en revanche sommés de s'autodéterminer puisqu'ils seraient d'emblée reconnus comme des sujets à part entière »¹ Qu'on ne s'y trompe pas : le psychiatre ne récuse pas le statut de sujet à l'enfant.

¹ Toutes les citations sont extraits de *La dysphorie de genre*.

Mais il souligne le déni de réalité qui consiste à considérer qu'un enfant a les capacités cognitives et la maturité pour se déterminer lui-même. Ils sont nombreux, les enseignants et enseignantes qui doivent affronter des parents outrés et en colère parce qu'ils ont osé mettre des limites à un enfant ou un ado que le parent considère comme un autre lui-même ¹.

Dans un tel contexte, l'altérité est évincée : « *l'autre n'a plus vraiment sa place. L'altérité est évincée, le sujet se ferait tout seul dans sa tête. Il n'y a plus qu'un copain. Et le copain, ce n'est pas un autre, c'est un semblable, c'est un identique à soi. C'est-à-dire qu'il y a une apologie de l'homogénéisation.* » Au point que plus personne n'est le *prochain* de l'autre... (p.139)

Une jouissance permanente

Il est une autre tendance lourde de la mutation qui relie les comportements des individus à ceux que l'on observe dans l'enfance : la compulsivité de la consommation. Jamais, dans l'histoire humaine, les progrès scientifiques et techniques n'ont à ce point élargi et approfondi la compréhension mais aussi la maîtrise du monde. Jamais non plus les fruits de ces progrès ne sont devenus aussi rapidement accessibles à un grand nombre. Pour le meilleur, en médecine par exemple, mais aussi en amenant des dégâts collatéraux devenus de véritables menaces, pour le climat ou (paradoxalement !) la santé. Désormais, le mantra est : « tout est possible, tout est permis ». Seule limite : le prix que cela coûte. La marchandisation mondialisée s'est emparée de ce qui, pour être considéré comme progrès, est censé améliorer la vie humaine pour en faire un *objet de désir* pouvant friser quelquefois le... délire.

L'« intelligence artificielle »² n'est que la manifestation insolente (au sens premier du mot : *inhabituelle*) de ce mouvement entamé depuis des décennies. Les craintes qu'elle suscite sont, au fond, normales : le progrès a toujours dépossédé, en partie, l'être humain de certains de ses gestes, de certaines de ses initiatives. Au début, l'automatisation des outils a provoqué de l'inquiétude, de la méfiance ; puis, à l'usage, elle a été vécue

¹ À moins (cela revient au même) que le parent soit lui-même un *adulescent*. Ce mot-valise (adulte/adolescent) est né, ce n'est sans doute pas un hasard, dans le monde de la publicité et désigne des personnes d'âge adulte qui ont des comportements propres à l'adolescence et qui, en général disparaissent à la maturité. Le héros du film *Tanguy* en est un exemple. Tous les adultes ne sont pas aussi sympathiques...

comme libération d'une contrainte. Mais nous voici arrivés à un point où c'est le « geste mental » lui-même qui se voit comme externalisé, secouant rudement ce qui continue à être considéré comme facteur prééminent chez l'être humain : sa capacité à penser et à créer. L'inquiétude se transforme en anxiété, accrue par la rapidité exponentielle des progrès de l'IA. Il ne faudrait pourtant pas oublier que les algorithmes de l'IA sont élaborés au départ par des humains. Ni les réels services que peut rendre cet outil, lorsque, précisément, il est considéré simplement comme un outil dont on se sert¹.

Le mécanisme de production/consommation étant aussi ancien que l'humanité, qu'est-ce donc qui provoque aujourd'hui cette espèce de grand malaise – auquel le confinement lié au Covid, avait donné le temps de réfléchir ? Pourquoi cet « autre monde » si souvent évoqué alors est-il tombé dans l'oubli une fois la pandémie remise au grenier des souvenirs ?

Les psychanalystes, ces spéléologues des profondeurs humaines (et la Bible elle-même...), ont depuis belle lurette mis en évidence la tension première qui habite l'être humain, entre *besoin-appétit* et *désir*. Le besoin se manifeste dès la naissance : la faim, le froid ou l'insécurité provoque un inconfort tel que le bébé réclame à grand cri sa satisfaction. Lorsqu'il tète, qu'on le couvre et le câline, le tout-petit éprouve une forme de jouissance première et le besoin disparaît. Sauf dysfonctionnement physique ou mental, cette jouissance liée à la satisfaction des besoins ne s'éteint jamais, heureusement peut-on dire, car c'est elle qui nous donne d'apprécier un bon vin autant qu'un paysage époustouflant : la palette des besoins est infiniment plus riche que les besoins élémentaires, nécessaires à la survie.

Problème : un système économique basé sur la consommation permanente suppose des besoins eux aussi illimités, ce qu'ils ne sont pas. Alors, la marchandisation va s'emparer d'une autre dimension qui apparaît plus tardivement chez l'être humain : le *désir*. Le désir, c'est l'affect qui naît quand apparaît un objet (ou une personne) extérieur à moi, qui ne m'est

¹ L'image de couverture de la revue que vous êtes en train de lire a été réalisée par l'IA, à qui j'ai demandé de me composer une photo qui évoquerait un monde en pleine mutation, à reconstruire... Bluffant, non ?

pas à proprement parler *nécessaire* et qui, pourtant, offre un plaisir plus grand encore que la satisfaction d'un besoin. Tel est le ressort de la publicité : faire miroiter un objet utilitaire (nourriture, vêtement, loisir...) pour en faire un objet tout neuf, inédit qui va titiller un désir devenu incapable de faire la différence entre les deux. Le vrai désir est lié à la distance, à l'absence, à la quête, à la différence et l'inattendu ; l'hyper-consommation fait de l'individu un enfant affamé, rivé à son besoin de jouissance immédiate. Le désir s'est abâtardi en *appétit*. Au point qu'il est désormais une forme d'attention à l'autre qui se concentre uniquement sur ce que l'autre veut sans autre souci, sans prendre en compte que cette volonté est peut-être dévoyée, sans avenir. Plus de contrainte, l'ennemie c'est la frustration. La jouissance doit être, elle aussi, sans limite.

Tout est à (re)bâtir

« Je prétends que, depuis deux générations, on peut lire ce qui se passe aussi bien dans le champ du singulier que dans celui du collectif avec le fil rouge d'une toute-puissance infantile devenue inentamable, comme s'il n'était plus au programme de l'éducation de devoir y mettre fin. [...] Il n'y a pas de limites pour l'enfant. Il n'y a que l'interdit parental quand il s'exerce. Dès lors qu'il ne s'exerce pas, il y a la toute-puissance infantile, limitée par personne, par rien, ou si elle est limitée par un parent, aujourd'hui, c'est considéré comme un parent intrusif qui mérite d'être abandonné. » (p.88)

Le constat est tranchant. Tranchant comme un scalpel salubre. Sauf à se complaire maladivement dans le présent et à enterrer toute espérance, il reste alors une tâche immense, qui mobilise autant la raison que le cœur : faire l'inventaire de ce qui paraît tout à fait essentiel, ce qui ne peut pas disparaître sans emporter notre humanité. C'est la question que posait le théologien Maurice Bellet : que reste-t-il quand il ne reste rien ? C'est la question posée par *Amitiés Dominicaines*. Nous ne pouvons que proposer quelques bribes d'horizons, tout le reste est à construire. Ensemble.

Myriam TONUS, OP

Comment comprendre ce cauchemar qu'est l'élection de Donald Trump et l'avalanche de ses décrets et initiatives? Trois clés de lecture sont proposées pour analyser cet événement mais aussi identifier ses fragilités ou points d'inflexion. Peut-être sont-ce là des repères pour nous situer et renforcer notre courage d'être.

Pour certains, c'est un effritement de l'hégémonie américaine qui serait la cause, comme en témoigne la forte dépendance des États-Unis aux importations, surtout chinoises. Déjà perceptible à la fin de la guerre du Vietnam, maintes fois repoussé par les impressionnants succès de la technologie américaine, principalement dans l'informatique et la société digitale, ce risque de déclin est plus évident aujourd'hui avec l'irrésistible montée en puissance de la Chine, mais aussi d'autres pays émergents. Il s'agirait donc d'une revanche ou d'un sursaut désespéré pour s'en dépêtrer.

La rupture avec une certaine bienveillance et en tout cas une protection militaire dont l'Europe bénéficiait depuis la fin de la deuxième guerre mondiale met au grand jour sa fragilité. Les conséquences politiques et budgétaires, si pas territoriales, risquent d'être extrêmement douloureuses. Ce virage et le soutien vacillant dont dispose l'Europe dans le dossier de l'Ukraine confirment le peu de poids dont elle dispose encore dans le monde. C'est évidemment un deuil douloureux. Elle doit se réinventer. N'assiste-t-on pas à un glissement du pouvoir mondial vers l'Ouest, un mouvement dont a bénéficié l'Europe dans les deux derniers millénaires mais qui s'est prolongé vers l'Amérique du nord, puis maintenant vers l'Asie où maints pays connaissent un décollage économique ?

De trop fortes inégalités apparues aux USA ?

Pour l'anthropologue et mathématicien Peter Turchin¹, l'origine de ce choc serait interne aux USA : une « surproduction » d'élites économiques

¹ Pierre TURCHIN, *Le chaos qui vient*, éd. du Cherche-Midi, 2024.

profitant de la mondialisation et un appauvrissement des classes populaires rivées à leur territoire ; ceci résulte de la « pompe à richesses » mise en place par Reagan (et Thatcher) dès la fin des années 70.¹ En 2010, Turchin avait déjà annoncé ces turbulences et pour lui, nos sociétés occidentales auraient tort de se croire à l'abri.

Avec d'autres chercheurs, il a en effet observé au long de l'histoire que les changements de régime plus ou moins violents ont été précédés par une forte croissance de nouvelles élites, en conflit avec les anciennes élites établies, en même temps que par une colère des classes populaires. Cette analyse rejoint celle d'historiens pour qui la révolution française représente la prise de pouvoir d'une bourgeoisie montante sur une aristocratie improductive.

¹ Cette politique a consisté à déréguler et renforcer le pouvoir des actionnaires, avec une fiscalité favorisant les plus fortunés et une hypertrophie gigantesque des marchés financiers. Le creusement des inégalités s'est amplifié avec la mondialisation qui a entraîné une perte de pouvoir des syndicats ouvriers et une stagnation des salaires en même temps qu'un essor des professions de pointe bien rémunérées



Aux USA, en quarante ans, les super-riches dont la fortune dépasse 10 milliards ont été multipliés par 10. Et le magnat de l'immobilier devenu président des États-unis a fédéré autour de lui les nouvelles élites financières qui ne trouvaient pas leurs intérêts suffisamment pris en compte par les élites en soutien au parti Démocrate ; Elon Musk, le multi-milliardaire de la high tech, en est un exemple.

Parallèlement, Trump a canalisé en sa faveur le désespoir des moins qualifiés, grâce à une communication hallucinante sur les réseaux sociaux. En effet, la « pompe à richesses » avait fini par paupériser de larges franges de la population américaine, engendrant une diminution de bien-être et une baisse inédite de l'espérance de vie, due aux suicides, l'alcool, la drogue, la violence, etc. Provoquant aussi la colère vis-à-vis des élites établies et un fort sentiment d'exclusion sociale, renforcé par l'ouverture trop rapide à des immigrants fuyant le chaos politique et la misère et venant occuper des postes essentiels mais ingrats mal rémunérés.

Sans doute est-ce tout ce contexte qui explique la montée plus ou moins larvée du suprémacisme blanc, une forme de tribalisme.¹ Selon cette idéologie qui menace de gangréner à nouveau nos pays, il y a une hiérarchie naturelle entre les hommes, avec un statut social acquis à la naissance, la classe dominante devant préserver sa pureté en évitant tout mariage inter-castes. Bien entendu, les postes supérieurs doivent être réservés aux castes supérieures et le terrorisme ou la cruauté sont légitimes vis-à-vis des catégories inférieures dont on dénie la dignité humaine.

Ce cocktail explosif peut mener à l'effondrement de l'État de droit et à un régime autocratique ; ou à une guerre civile. Cependant, le cours de l'histoire n'est pas écrit d'avance : un rien pourrait le faire basculer dans un sens ou dans l'autre. Des contrepouvoirs peuvent l'infléchir, ou le bousculer ; comme avec Roosevelt, des réformes inédites pourraient réconcilier des élites entre elles et avec la population.

¹ La tribalisation mise en évidence par le jésuite Gaël Giraud dans son livre *Composer un monde en commun. Une théologie politique de l'Anthropocène* (Ed. du Seuil, 2022) s'appuie sur le best-seller de la journaliste Isabel Wilkerson : *Caste – the origin of our Discontents*, Ed. Random House, 2020.



Une réponse à la crise du climat ?

Pour le philosophe et sociologue Bruno Latour, ce qui se joue est une réponse aux problèmes climatiques : soit les dénier (ou les affronter mollement), soit chercher ensemble à atterrir pour permettre à chacun de vivre dans son territoire.¹

Naguère, il y avait deux camps: d'un côté, les nostalgiques attachés au local et à la terre, opposés à l'évaporation des anciennes valeurs et manières de vivre de leur communauté ; de l'autre, les partisans de la modernisation et mondialisation, via une innovation tout azimut, seules capables à leurs yeux d'apporter la richesse (d'une façon plus ou moins partagée selon l'axe gauche/droite), mais aussi d'émanciper l'individu et de le « libérer » de toutes les normes et traditions.

Trump dénie le problème climatique et a pour originalité de défendre la post-vérité d'une croissance économique et d'une innovation technologique sans limites et hors de toute contrainte physique (comme si l'économie était hors sol) ; par exemple, via la colonisation de l'espace ou le

¹ Bruno LATOUR, *Où atterrir ? Comment s'orienter en politique*, Ed. La découverte, 2017.

transhumanisme... pour les plus fortunés. Tout en se repliant sur le territoire des USA, éventuellement agrandi, faisant fi du reste du monde et laissant croire qu'il cherche aussi à protéger les « petites gens » accrochées à leur territoire et traditions.

Pour Bruno Latour, c'est une tromperie car la minorité des super-riches est bien consciente des enjeux climatiques. En se débarrassant des fardeaux de la solidarité ou de la réglementation, elle chercherait à se « construire une sorte de forteresse dorée » pour s'en tirer, de « s'approprier les canots de sauvetage du Titanic ». Et tant pis pour les autres ! La vraie réponse serait une alliance entre des tenants du local attachés à leur terroir et communauté et des entrepreneurs libéraux soucieux d'innovation et d'ouverture au monde. Ce qui les réunirait c'est la conscience d'appartenir à un même sol particulier et de devoir y agir concrètement pour développer une belle cohabitation avec ce « Terrestre » dont on dépend vitalement autant qu'il dépend de nous.

Un style de vie hospitalier avec nos frères humains, quels qu'ils soient, autant qu'avec la terre et les autres vivants, dans la confiance à plus grand que nous, n'est-ce pas la voie qu'un Nazaréen nous a indiquée pour sauver l'humanité ?

Jean-Pierre BINAMÉ, OP

Les outils ont toujours permis d'externaliser les gestes du travail. L'intelligence artificielle (IA) n'est au fond, elle aussi, qu'un outil particulier et hyper-performant, qui réalise des opérations immatérielles. Mais son mode de fonctionnement par algorithmes nécessite une sérieuse vigilance critique...

Il est désormais anodin de faire des achats en ligne, y choisir un hébergement grâce aux avis d'autres vacanciers, partager ses souvenirs avec une série de photos évanescentes et même pianoter en solitaire sur son smartphone pendant que d'autres parlent autour de nous. Il est devenu normal de remplacer la caissière à la sortie du magasin, consulter son médecin depuis son domicile, prendre rendez-vous sur internet, y chercher une recette originale voire une âme-sœur. Mais aussi se tenir informé de l'actualité, partager les indignations et coups de cœur reçus, trouver l'inspiration pour un travail scolaire, se renseigner sur un film ou... une maladie. Et combien d'initiatives citoyennes de solidarité ou d'interpellation n'ont-elles pas vu leur impact décuplé par ces réseaux ?

Les revers de la médaille

La liste s'allongera dans les années à venir, même si d'aucuns ne sont pas à l'aise avec ces facilités ou pestent contre leur généralisation. Après l'agriculture et l'élevage remplaçant la cueillette et la chasse, l'industrie supplantant l'artisanat, cette vague d'automatisation touche les services offerts par des personnes, que ce soit dans le commerce, la culture ou les médias, les services administratifs ou les soins. Avec de nombreuses pertes d'emplois, en partie compensés par de nouveaux jobs hautement qualifiés.

Nos manières de vivre sont analysées par nos plateformes et cartes d'achat : l'information ne leur coûte rien mais vaut de l'or pour les agences publicitaires ou fabricants. Et nous entrons insensiblement dans une société de surveillance, étant localisés en permanence par le smartphone, une caméra de rue ou un satellite. Soucieux de communiquer ce que nous faisons ou pensons, nous risquons aussi de glisser dans une

mise en scène avantageuse de notre vie; nombre d'influenceurs sont d'ailleurs passés maîtres dans ce simulacre d'authenticité. Et à force de vouloir être performants, étant joignables n'importe où et n'importe quand, nous sommes guettés par l'hyperactivité et un stress permanent. L'individu élargit donc de manière incroyable son champ d'action mais pour le philosophe Byung-Chul Han¹, dans ce climat ultra-libertaire, il s'exploiterait lui-même, dans un esclavage consenti.

Pire, les réseaux sociaux fragmentent la société. En effet, leur modèle commercial exige de maximiser l'attention, c.a.d. le temps passé à regarder, envoyer des like ou partager des publications. Or, ce ne sont pas les messages modérés ou empreints de compassion qui captent l'attention, mais ceux qui jouent sur les émotions de peur ou de haine, les images incendiaires, les soupçons de complot. Les plateformes ont créé des algorithmes mettant ces messages-là en évidence, si bien qu'une majorité d'utilisateurs les regardent, de façon automatique. C'est particulièrement préoccupant au plan politique et électoral, surtout quand des *bots* construisent de faux messages, se font passer pour des humains et les diffusent de manière ciblée aux personnes qui par profilage, ont été repérées comme réceptives à ces contenus clivants.

La démocratie et le vivre ensemble sont alors gravement menacés si chacun demeure prisonnier de sa bulle de pensée et se méfie des autres : il n'est plus possible d'organiser une confrontation ouverte et argumentée entre des opinions différentes. Pour ce philosophe, le discours construit s'efface, au profit d'un amoncellement opportuniste d'informations s'empilant en vrac. Véracité et vérité n'ont plus d'importance car celui qui annonce des « faits alternatifs » a pour seul but de rendre crédible une certaine perception de la réalité. La seule visée est le pouvoir.

Peut-on maîtriser ces dangers ?

Une telle situation n'est pas entièrement neuve dans l'histoire. Et les dérives actuelles des réseaux sociaux ne sont pas inéluctables même si leurs

¹ Byung-Chul HAN, *Infocratie. Numérique et crise de la démocratie*, PUF 2024. Cet essayiste d'origine sud-coréenne vivant en Allemagne a acquis une renommée internationale.



dirigeants s'en lavent les mains.¹ Les associations, syndicats, partis doivent se ré-inventer et développer de nouvelles formes de débat collectif nourrissant la cohésion sociale, notamment au niveau local. Les chercheurs et médias ont plus que jamais la tâche de faire émerger une information toujours mieux vérifiée. Et surtout, les pouvoirs publics doivent réguler les réseaux : bannir les *bots* et les faux humains, tout comme on interdit la fausse monnaie, choisir des algorithmes supervisés pour animer les débats publics importants, certifier les sites d'information travaillant avec un maximum de rigueur, exiger la transparence sur les accointances politiques des réseaux et les objectifs donnés aux algorithmes, respecter la vie privée, etc. Et soutenir les hackers ou lanceurs d'alerte qui protègent les bases de notre démocratie.

Qu'en est-il de l'intelligence artificielle (IA) ?

Ces outils informatiques brassent une très grande masse de données afin d'y repérer des motifs récurrents et en tirer la solution la plus prévisible dans chaque cas. De plus, les algorithmes ont la capacité d'apprendre et

¹ Cf. Yuval Noah HARARI (auteur de *Sapiens*), *Nexus. Une brève histoire des réseaux d'information de l'âge de la pierre à l'IA*, Albin Michel 2024.

se perfectionner en analysant leurs essais et erreurs, réussissant ainsi à battre les meilleurs joueurs de Go. Les choix ne sont pas basés sur un raisonnement logique mais sont la réponse la plus adéquate quand on *imite* les relations ou réactions déjà observées.

Les impacts énergétiques et environnementaux de la technique sont très élevés, ses applications potentielles immenses et imprévisibles. Aussi bien pour faire progresser le bien commun que pour détruire l'humanité, être plus efficace dans la lutte contre le réchauffement climatique ou contrôler de plus en plus massivement la population (cfr les femmes non voilées en Iran). En effet, l'IA générative est capable de « solutionner » des cas de plus en plus complexes et difficiles, proposer des solutions que nous n'aurions pas imaginées : diagnostiquer une maladie physique ou mentale, reconnaître une émotion, rédiger un scénario, proposer une remédiation scolaire mais aussi embaucher une personne, émettre un jugement au tribunal, identifier un présumé terroriste. On voit de suite les répercussions sur l'emploi ou le travail de personnes assez qualifiées.

Or, les données disponibles et/ou sur le net comportent presque toujours des biais (en pratique, une femme est moins souvent embauchée; les sermons proviennent surtout d'évangélistes, etc) ; et il est quasi impossible de les corriger. Utilisant un très grand nombre de critères non transparents, l'IA peut donc proposer une décision qui reproduit ces biais et est erronée. Comme elle tient compte de mes réactions et peut de plus en plus s'adapter à moi, elle me donne aussi une illusion d'intimité, d'empathie. Et à l'avenir, elle pourrait être capable d'inventer et imposer subrepticement de nouveaux objets culturels ou récits, une manière de vivre que nous ne souhaitons pas...

Il s'agit donc de digérer en pleine conscience ses avancées, quitte à faire une pause. L'IA devrait surtout aider à prévenir les problèmes, en signalant qu'elle n'est pas un humain et en ne mentant pas. Evitons de fusionner des bases de données trop personnelles (police, santé, assurances, banque...) mais ciblons plutôt des problèmes précis particulièrement utiles à résoudre pour le bien de tous. Bref, en prendre le contrôle si nous ne voulons pas que ce soit l'inverse.

Dans cet article, le philosophe Dominique Collin montre pourquoi notre époque qui croit savoir ne sait plus croire. Et que ce qu'elle perd, en ne sachant plus croire, c'est la notion de fiabilité. Laquelle notion, montre-t-il, ne repose pas sur un savoir ou une croyance, mais sur une incertitude capable de rompre avec la hantise de l'inévitable.

Nous sommes dans une époque qui sait ou qui, plus exactement, *croit savoir*. Mais qui paraît ne plus *savoir croire*, tant elle semble avoir vidé ce qui fait la force du croire : la *fiabilité*. Si elle ne sait plus se fier, c'est parce qu'elle est saturée par un trop-plein de discours de persuasion (politiques, médiatiques, publicitaires) qui entendent *faire croire* en la valeur de leur idée ou de leur « produit ». À quoi se fier si l'on nous fait croire tout et son contraire ? Une époque qui croit savoir et qui veut faire croire qu'elle sait est une époque qui, à propos de tout et de rien, produit des opinions ou des jugements, répondant à ce besoin de ne pas s'en faire accroire.

Or, comme le dévoile Nietzsche, « le *jugement* est notre croyance la plus ancienne, notre façon la plus usuelle de tenir pour vrai ou pour faux, d'affirmer et de nier, la certitude qu'une chose est ainsi et non autrement, la croyance que l'on "connaît" réellement — *qu'est-ce* donc qui est cru vrai dans tous les jugements ? » (au paragraphe 140 de la *Volonté de puissance*) Donc, si l'on suit Nietzsche, un jugement, bien qu'il se donne comme un savoir, n'est rien d'autre qu'une croyance. Et qu'une croyance, quel que soit son « objet », n'est jamais qu'un pseudo-savoir. Elle croit connaître là où *rien* n'a été connu ; elle croit tenir pour vrai ou pour faux là où *rien* n'est vrai ou faux. Quand je dis : « je crois qu'il fera beau demain », je crois savoir le temps qu'il fera — or, qu'est-ce que j'en sais ? Suis-je météorologiste ? Une croyance n'est rien d'autre qu'une illusion de perception et de pensée, soit une illusion de jugement. Elle est donc l'envers exact de ce que l'on appelle « connaître ».

Le savoir est une croyance comme une autre

La croyance ne renvoie à strictement parler à *aucune chose* : rien de perceptible ni même de pensable — mais « rien » qui n'est pas rien puisqu'il a pour raison d'être de conjurer la peur. C'est un rien qui permet de penser à autre chose et, même, de percevoir autre chose. Si j'ai le projet de faire une activité à l'extérieur demain, le fait de croire qu'il fera beau, malgré que je n'en sais rien, me permet de penser à mon projet et même, comme on dit, de m'y voir déjà. On ne peut tenir à une croyance qu'à la condition d'oublier qu'elle ne renvoie à rien qui soit connaissable. Mais cet oubli, je le répète, est motivé : le besoin de croire répond à la peur — et à cette peur à l'objet vague ou imprécis qu'on appelle *l'angoisse*. Or rien n'angoisse tant que *l'incertitude*. Et, plus que tout, l'incertitude quant à l'avenir que je ne peux ni connaître ni anticiper. Nous ne savons pas ce dont sera fait demain ; nous ne connaissons « ni le jour ni l'heure » où il n'y aura plus, pour chacun de nous, de demain.

L'avenir, en tant qu'il est incertain par définition, qu'il est l'incertitude même, ne renvoie à *aucune chose* : rien de perceptible ni même de pensable — mais « rien » qui angoisse. Mais vous me direz : l'avenir n'a-t-il jamais été aussi prévisible depuis que nous avons les instruments de mesure qui permettent, justement, de le prévoir ? Ne pouvons-nous pas anticiper les effets du réchauffement climatique jusqu'en 2100 ? Oui, mais que peut prévoir le meilleur instrument de mesure, la prévision la mieux fondée, sinon une certaine idée de l'avenir que l'on tire du passé et du présent ? Mais l'avenir qui vient de l'avenir, c'est-à-dire l'avenir qui, par définition, n'est pas encore venu, qu'en sait-on ? Rien. L'avenir, c'est justement ce que l'on n'attend pas et qui vient toujours par surprise. L'anticipation, la prévision ne sont donc, au sens de Nietzsche, que des jugements, autrement dit, des croyances. Que certaines se vérifient éventuellement ne change rien au fait qu'elles ne renvoient à aucune chose de certain. (Je peux faire l'hypothèse que Poutine poursuivra sa politique impérialiste d'agression contre d'autres pays européens, c'est plausible, mais qu'est-ce que j'en sais ?)

Imaginons encore un instant qu'une prévision puisse s'assurer d'un savoir certain, ce qu'elle ne peut fournir, dissipe-t-elle pour autant l'angoisse ?

Non. Je ne connais pas de prévisions qui annoncent que, demain, les choses iront mieux. Les seules que l'on entend prévoient le contraire : à l'avenir, les risques (de guerre, de catastrophes naturelles, d'épidémies) augmenteront. La question n'est pas de savoir *si* ces choses auront lieu, mais *quand*. Pourquoi en va-t-il ainsi ? Nous l'avons dit, c'est l'incertitude de l'avenir qui est angoissante. Prévoir ce qui se passera demain, c'est donc augmenter l'incertitude que les choses ne se passeront pas comme prévues. Il faut donc prévoir le pire pour pouvoir espérer l'empêcher. Mais en prévoyant le pire, l'anticipation augmente l'angoisse qu'elle est censée conjurer...

Pourtant la croyance tire de ce savoir illusoire une parade : puisqu'il est possible de prévoir le pire, il doit être également possible de prévoir le meilleur. Car l'idée qu'elle se fait du pire repose sur ce qui fait d'elle une croyance : elle *veut croire* en une mystérieuse convenance entre la réalité et le désir. Et cette illusoire convenance espérée, elle l'appelle, au choix, « Chance », « Bonheur » ou, dans un langage qui date un peu, « Providence ». Elle n'en sait rien, mais elle veut le croire. Tout savoir n'est, en définitive, qu'une connaissance qui veut croire.

On comprend alors pourquoi notre époque, non seulement n'est pas moins crédule que d'autres qui l'ont précédée, mais aussi pourquoi elle ne sait plus se fier. Si ce qu'elle croit savoir, c'est ce qu'elle veut croire, alors cela signifie que tout son prétendu savoir n'a plus besoin de s'appuyer sur une chose vérifiable, pensable et perceptible. Durant l'épidémie de Covid, les gens « savaient » tout du virus, des vaccins, sans rien connaître. Il en va de même pour à peu près tout ce que nous disons « savoir » : ce qui importe, c'est de faire la démonstration qu'on fait partie des intelligents, de ceux qui *savent* et qu'on ne peut pas duper. D'où la multiplication des « experts-complotistes » qui inondent les réseaux sociaux de leurs « vérités alternatives », cherchant à nous persuader qu'*eux* savent ce qu'*on* veut nous cacher. Le succès des théories complotistes vient de ce que, précisément, elles reposent sur *rien*. Et que ce « rien » permet de croire ou de faire croire ce que l'on veut, même le plus absurde, pourvu qu'on y trouve son compte. Un monde qui ne sait plus se fier est un monde que l'on peut aisément tromper (« trumper » ?).

Croire ce que l'on sait

Quelque part, Nietzsche écrit : « Ce que nous voulons, ce n'est pas « connaître », c'est qu'on ne nous empêche pas de croire ce que nous SAVONS DÉJÀ. » Il a l'air de laisser entendre que nous en savons déjà assez, que nous savons déjà ce que nous avons à savoir. Mais quel est ce savoir qui devrait suffire à calmer notre besoin d'en savoir toujours davantage mais que, peut-être, nous *ne voulons pas* savoir ? Ceci : que nous ne « connaissons » rien réellement. La seule chose à savoir, c'est l'*incertitude*. C'est le savoir qui se sait incertain ; c'est l'incertitude qui se sait certaine. Nous savons qu'il n'y a pas d'autre savoir que celui qui sait qu'il n'y a pas de certitude. Nous savons qu'il faudra nous tenir dans cette incertitude et que tous nos « savoirs », aussi développés soient-ils, ne changeront rien à cette incertitude attachée à notre finitude irrémédiable.

Mais, ce que nous savons là, il est rare de le croire vraiment. Nous lui préférons ce « savoir » qui ignore qu'il est une croyance et qui s'illusionne d'atteindre la certitude. Or, ce à quoi Nietzsche nous engage, ce n'est pas à croire une croyance de plus qu'à nous fier à la seule chose que nous savons réellement, à savoir la bienheureuse incertitude qui interdit de dire d'un être, quel qu'il soit : « il n'est que ce que j'en sais ». Suspendu à la seule certitude d'un savoir incertain, le croire se tient dans le plus difficile et le plus précaire. Mais n'est-ce pas justement dans cette tenue instable — sur le fil — que se tient le croire ? « Crois seulement » dit le Jésus de Marc à Jaïre, comme pour lui dire : ne t'en remets pas au savoir halluciné de ceux qui disent : « ta fille est morte » (cf Mc 5, 35-36). Qu'est-ce qu'ils en savent ? Ignorent-ils la force de ce croire dont on ne sait rien de certain sinon qu'il rend possible de vouloir vivre envers et contre tout ?

Capable de se libérer des affabulations du savoir et de la croyance, le croire est une étrange force capable d'agir pour l'avenir. Comment ? Puisque je ne sais pas ce qu'il sera, raison de plus pour ne pas succomber à la *hantise de l'inévitable*. Car si l'avenir vient à nous de manière inattendue, il n'y a pas de meilleure manière d'aller vers l'avenir qu'en se fiant à... lui ! Celui qui ne sait pas ce que sera l'avenir ne connaît rien qui soit inévitable. En revanche, celui qui se prépare à l'inévitable croyant l'éviter le

rend encore plus inévitable (se préparer à une guerre que l'on sait inévitable, c'est forcément contribuer à la rendre tel). Naïveté du croire ? Nullement. Car le « savoir » de l'inévitable accomplit d'ores et déjà le pire. Quel est-il ? Celui de succomber, dès à présent, à la hantise sécuritaire, à la *peur de la peur*, le plus dangereux des poisons mortels. La mesure du croire, c'est la capacité à supporter l'épreuve de l'angoisse de l'avenir sans avoir recours aux illusoire « garanties de sécurité » qui reposent sur rien. Revenons une dernière fois à Nietzsche. Quand il écrit : « qu'on ne nous empêche pas de croire ce que nous SAVONS DÉJÀ », on peut entendre : que rien ne nous empêche de *nous fier à notre propre incertitude*, cet étrange savoir qui compte sur le possible plutôt que sur le réalisable. Car n'est pas possible seulement ce qui est inévitable. Et seul le possible est fiable.

Dominique COLLIN, philosophe.



Ne crains pas. Si ta barque est solidement amarrée et ancrée, les vagues ne peuvent lui nuire ; tout cela finira bien.

Demeure seulement en toi-même, ne cours pas dehors, sois patient jusqu'au bout et ne cherche pas autre chose.

Certains hommes, quand ils se trouvent en cette pauvreté intérieure, courent et cherchent toujours quelque moyen d'échapper à cette angoisse, et cela leur est bien nuisible. Ou bien ils vont se plaindre et cela augmente encore leur trouble. Demeure en cette épreuve sans anxiété : après les ténèbres viendra la clarté du jour, l'éclat du soleil.

Prends garde, comme si ta vie en dépendait, de ne t'appliquer à rien d'autre qu'à attendre. En vérité si tu t'en tiens à cela, la naissance est proche et c'est en toi qu'elle va se produire. Crois-moi, il ne s'élève aucune angoisse dans l'homme que Dieu ne veuille ensuite préparer une nouvelle naissance en cet homme. C'est là le chemin le plus court et le plus direct vers la divine et véritable naissance qui luit ici sans aucun intermédiaire.

*Extrait du sermon 41
de Jean TAULER*

Ce jour-là, le soir venu, il dit à ses disciples : "Passons sur l'autre rive." Quittant la foule, ils emmenèrent Jésus dans la barque, comme il était ; et d'autres barques le suivaient. Survient une violente tempête. Les vagues se jetaient sur la barque, si bien que déjà elle se remplissait d'eau. Lui dormait sur le coussin à l'arrière. Ses compagnons le réveillent et lui crient : "Maître, nous sommes perdus ; cela ne te fait rien ?" Réveillé, il interpelle le vent avec vivacité et dit à la mer : "Silence, tais-toi." Le vent tomba, et il se fit un grand calme. Jésus leur dit : "Pourquoi avoir peur ? Comment se fait-il que vous n'ayez pas la foi ?" Saisis d'une grande crainte, ils se disaient entre eux : "Qui est-il donc, pour que même le vent et la mer lui obéissent ?"

Mc 4, 35 - 41

Nous ne devons pas chercher à souffrir, mais lorsqu'elle s'impose à nous, nous ne devons pas fuir la souffrance. Et elle s'impose à nous à chaque pas – ce qui n'empêche pas la vie d'être belle !

C'est en essayant de jouer à cache-cache avec la souffrance, en la maudissant, qu'on souffre le plus.

Ces trois citations sont extraites du *Fil Bleu 2024-2025* - n°28, publié par Sr Christine DAINE.

Vous avez aimé cette publication ?

Merci d'envoyer vos commentaires, suggestions ou propositions d'articles à :

Monsieur Alain LETIER
Rue Jean Haust 5/203
1348 Louvain-la-Neuve
Tél.: 0478 32 57 79
Courriel : alain.letier@skynet.be



Conditions d'abonnement

4 numéros par an :

- **Belgique ~ Abonnement ordinaire : 17 €**
Les suppléments de soutien sont les bienvenus
- **Étranger ~ 20 € par virement, en donnant à votre banque les informations IBAN & BIC (cf. ci-dessous)**

**À verser au compte BE58 0682 1109 6679 (BIC : GKCCBEBB)
des Fraternités Laïques Dominicaines A.D.**



Comité de rédaction

Jean-Pierre BINAMÉ - Alain LETIER
Ludovic NAMUROIS - Myriam TONUS

Belgique-België
P.P.
5330 Assesse
P 302451



Responsable : Pierre-Paul BOULANGER - rue du Ciseau 10
1348 OTTIGNIES - LOUVAIN-LA-NEUVE

**Bureau de dépôt : Assesse. Périodique trimestriel
Janvier - Février - Mars 2025**